

C114
INVENTAIRE
Ye 18.577

HOIX

DE

239713
POÉSIES

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

NANCY,

GRIMBLLOT, THOMAS ET RAYBOIS,

Place Stanislas, 7, et rue Saint-Dizier, 127.

SION-VAUDÉMONT,

BIBLIOTHÈQUE RELIGIEUSE ET POPULAIRE.

1859.

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : Il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes ,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes ,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nom-
Pour que votre foyer soit calme et fraternel : [me,
Donnez ! afin qu'un jour , à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

(VICTOR HUGO.)

LE PETIT SAVOYARD.

CHANT PREMIER.

LE DÉPART.

« Pauvre petit , pars pour la France ;
Que te sert mon amour ? je ne possède rien .
On vit heureux ailleurs , ici dans la souffrance .
Pars , mon enfant , c'est pour ton bien .

» Tant que mon lait put te suffire ,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis ,

Heureuse et délassée en te voyant sourire ,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

» Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade , où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi !
Laisse ta pauvre mère , enfant de la Savoie ;
Va , mon enfant , où Dieu t'envoie.

» Mais , si loin que tu sois , pense au foyer absent ;
Avant de le quitter , viens , qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils , qu'un baiser te bénisse !

» Vois-tu ce grand chêne là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner , j'espère.
Quatre ans déjà passés , j'y conduisis ton père ;
Mais lui , mon fils , ne revint pas !

» Encore , s'il était là pour guider ton enfance.
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ,
Mais tu n'as pas dix ans , et tu pars sans défense...
Que je vais prier Dieu pour toi !...

» Que feras-tu , mon fils , si Dieu ne te seconde ?
Seul parmi les méchants , car il en est au monde ,
Sans ta mère , du moins , pour t'apprendre à souffrir....
Oh ! que n'ai-je du pain , mon fils , pour te nourrir !

» Mais Dieu le veut ainsi , nous devons nous sou-
Ne pleure pas en me quittant ; [mettre :
Porte au seuil des palais un visage content.

Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

» Chante tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau,
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

» Si ma force première encore m'était donnée,
J'irais te conduisant moi-même par la main.
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née..

» Maintenant de ta mère entends le dernier vœu ;
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui don-
[ne.

Prie, et demande au riche, il donne au nom de
[Dieu.

Ton père le disait; sois plus heureux : adieu! »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer ; »
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

CHANT SECOND.

—
PARIS.

J'ai faim ; vous qui passez daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe et la terre est glacée.

J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée ,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

» Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil j'y pleure bien souvent.
Donnez ; peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

» On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien ! moi je suis pauvre et je vous tends la main.

» Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid, eh bien ! je chanterai
Si mes chansons peuvent vous plaire.

» Il ne m'écoute pas , il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée ;
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

» Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir ;
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

» Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi..
Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi ?

» Non, l'on ne meurt point à mon âge ;

Quelque chose me dit de reprendre courage.. [fin?
Eh ! que sert d'espérer?... que puis-je attendre en-
J'avais une marmotte, elle est morte de faim ! »

Et faible, sur la terre, il reposait sa tête ;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête ;
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents.
L'heure du péril est notre heure ;
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leurs voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

CHANT TROISIÈME.

LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui, sur ces bords, peut longtemps s'arrê-
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter ! [ter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt, de la colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.
Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà... tels encore qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuilla-
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours : [ge !
Il est si près de son village !

Tout joyeux, il arrive et regarde... Mais quoi ?
Personne ne l'attend ! Sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée ; [moi.]
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est

La porte cède, il entre, et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal, près du foyer, retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle :
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle,
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;
Vivez ; je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,

Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait ,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
Et son œil se fixait , de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne,
Suspendu devant elle et par le temps noirci..

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin,
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

» C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim ;
Nous gardons les agneaux, et les loups les dévorent ;
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin !

» Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi. » L'enfant à ce discours ,
Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs
[d'elle ,
[jours ! »
(GUIRAUD.)

LE NID.

Habitants du buisson, petits dont l'innocence ,
Dont l'enfantine joie enchante ce séjour ,
Quand, sous la blanche épine assise tout le jour,
Dans ce fragile nid que le zéphir balance ,